FEUILLETON DE " LA VIE ILLUSTRÉE."

ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

XIII

On s'occupait activement des préparatifs du mariage. Les papiers nécessaires pour la publication des bans avaient été demandés à Reims. On les attendait.

L'ami de Jacques Lambert, qui connaissait le ministre de la marine, alla lui faire une nouvelle visite. Il lui rappela sa promesse en ajoutant que le moment de la remplir était venu.

Le grand dignitaire se montra gracieux et plein de bienveillance.

—On prépare en ce moment dans les bureaux de la marine, dit-il, un important travail de réorganisation des services, qui doit m'être soumis dans deux ou trois jours. Je n'oublierai pas votre protégé.

On ne pouvait désirer une réponse plus satisfaisante. C'est ce que pensa Jacques Lambert lorsqu'elle lui fut transmise.

Un matin, Georges reçut un grand pli cacheté de cire rouge, aux armes de la marine française.

—C'est ta nomination, dit Jacques, voyons ce que le ministre a fait pour toi.

Georges brisa le cachet et lut rapidement ce que contenait l'expédition ministérielle.

En lisant, il avait pâli et ses sourcils s'étaient froncés.

—Tu n'es pas content ? fit Jacques.

Le jeune homme lui tendit silencieusement la lettre.

—C'est impossible ! s'écria Jacques Lambert en froissant le papier sous ses doigts crispés. C'est le résultat d'une erreur.

Georges secoua tristement la tête.

—Que contient donc ce papier ? demanda madame Lambert avec inquiétude.

—Ma nomination, chère mère, répondit Georges d'un ton amer. Seulement, au lieu de la place qu'on nous avait fait espérer, je suis promu au grade de lieutenant de vaisseau.

—Et dans trois jours, ajouta Jacques Lambert d'une voix sourde, il doit être à Brest, à bord du *Scipion*, prêt à partir pour la Cochinchine.

—Jamais ! s'écria madame Lambert.

—Ainsi, voilà ce que le ministre a fait pour nous !... Georges, tu ne partiras pas. Tu vas répondre à cette lettre en envoyant ta démission.

—Vous oubliez, ma mère, que je n'ai que vingt-deux ans, que je suis marin et que le ministre a le droit de disposer de moi.

—C'est vrai, fit le père.

—Ah ! mon pauvre enfant! mon pauvre enfant! s'écria madame Lambert.

—Elle s'affaissa sur un siège et se prit à sangloter.

—Mon père, dit Georges, cherchant à vaincre son émotion, c'est contre votre gré que je suis entré à l'Ecole navale : je n'ai pas voulu écouter vos conseils, j'en suis cruellement puni aujourd'hui. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, j'ai mérité mon sort.

Il se rendit immédiatement chez M. de Précourt pour annoncer la mauvaise nouvelle. Elle était si peu attendue que Jeanne en fut frappée comme d'un coup de foudre.

Madame de Précourt poussa un soupir et resta comme paralysée sur sa causeuse.

—Morbleu ! je suis de l'avis de votre père, dit le baron, c'est évidemment une erreur ; mais pour un ministre, quelle étrange bévue ! Vous n'êtes pas encore parti, mon cher Georges ; heureusement, nous avons du temps devant nous ; il nous reste trente-six heures pour agir. Nos amis les plus puissants vont intervenir. Je vais à l'instant même trouver M. de Borsenne, il ne nous refusera pas son précieux appui.

Madame de Précourt tressaillit et se dressa comme mue par un ressort.

—Ne comptez pas sur M. de Borsenne, monsieur, dit-elle à son mari, n'y comptez pas !...

Et elle enveloppa Georges et sa fille d'un regard où il y avait autant de pitié que de tendresse.

—Vous êtes tout à fait injuste envers ce galant homme, répliqua M. de Précourt avec vivacité ; je puis admettre que vous ne l'aimiez pas : il y a des sentiments qui s'imposent et qu'on est forcé de subir ; mais je m'étonne qu'une femme de votre caractère puisse nier les qualités d'un homme dont tout le monde reconnaît les mérites.

Madame de Précourt retomba sur la causeuse et sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine.

—Mon père a raison, reprit Jeanne ; M. de Borsenne est notre amie ; il connaît tous les ministres et dans cette grave circonstance, nous ne saurions mieux nous adresser qu'à lui.

Une demi-heure après, M. de Précourt était chez M. de Borsenne.

En quelques mots, il le mit au courant de la situation, et lui fit connaître ce qu'on espérait de son amitié.

—La chose est difficile, répondit-il, mais vous pouvez compter sur moi ; je verrai le ministre et je plaiderai chaudement la cause de M. Lambert. Ce soir même j'aurai l'honneur de vous voir et je vous ferai connaître le résultat de ma démarche.

A peu près sûr du succès, M. de Précourt se retira fort satisfait.

Il retrouva chez lui Georges qui l'attendait, très-patiemment, du reste, en causant avec Jeanne.

Madame de Précourt, à quelques pas des jeunes gens, était restée immobile, plongée dans de sombres réflexions.

Le retour du baron interrompit la causerie intime des amoureux ; mais ils ne s'en plaignirent pas, car M. de Précourt venait de leur faire partager son espoir.

—Ma chère Adèle, vous ne dites rien ? fit-il en s'asseyant près d'elle.

Elle leva sur lui ses grands yeux humides de larmes.

—Je n'ai rien à dire, répondit-elle.

—Vous paraissez désolée ; en vérité ne m'explique pas cet excès de faiblesse.

—Ne me regarde pas, mon ami, dit-elle ; je souffre beaucoup. Moi aussi, j'aime notre enfant et je vois, je devine le malheur qui la menace.

—Ce sont toujours les mêmes idées noires qui vous tourmentent, ma chère amie. Tenez, mettons les choses au pire et supposons que, n'obtenant rien du ministre, Georges soit obligé de partir, ce serait une contrariété, une douleur même, mais non un malheur irréparable. Georges a vingt-deux ans, Jeanne n'en a pas encore dix-huit ; ils peuvent attendre deux et même trois ans. Vous voyez bien qu'en parlant de malheur vous tombez dans l'exagération. Je suis sûr que votre amie Joséphine est plus résignée que vous.

—Ah ! madame Lambert n'a pas les mêmes sujets d'alarme ! s'écria-t-elle.

—Permettez-moi d'être d'une opinion contraire, répliqua le baron. En fait d'inquiétudes et d'alarmes, elles sont toutes pour votre amie, qui voit son fils s'éloigner et livré aux mille dangers d'une longue traversée, tandis que votre fille reste près de vous, avec votre tendresse pour adoucir son chagrin et l'aider à supporter la douleur de la séparation.

Madame de Précourt ne répondit pas. Ce qu'elle aurait pu dire était le secret de son cœur.

Ainsi qu'il l'avait promis, M. de Borsenne se présenta dans la soirée chez M. de Précourt.

On vit tout de suite sur son visage qu'il n'avait pas réussi.

—M. Lambert doit être très-satisfait, lui avait-on dit au ministère ; il a été l'objet d'une faveur toute spéciale, dont mille autres s'estimeraient heureux. Le travail d'avancement était terminé, les commissions signées, et il n'était plus possible que le ministre revînt sur sa décision. Il n'était pas, d'ailleurs, absolument le maître ; il devait tenir compte des désirs exprimés par le conseil d'Amirauté.

Les apparences démontraient que Georges était grandement favorisé et qu'il devait des remercîments au ministre.

A son égard, on imitait certaine coutume barbare qui consiste à couvrir la victime de fleurs et de rubans, et à la faire passer sous des arcs de triomphe pour la conduire au lieu du supplice.

Les deux familles étaient dans la consternation.

Le lendemain, l'ami dévoué de Jacques Lamber voulut tenter un dernier et suprême effort auprès du ministre, mais ce dernier refusa de le recevoir.

—Je ne puis rien changer à ce qui a été fait, lui fit-il dire par son chef de cabinet. M. Georges Lambert m'a été très-vivement recommandé par vous et par d'autres perssonnes ; je lui ai accordé l'avancement qu'il méritait. Je ne puis rien faire de plus pour le moment.

Ces paroles étaient la confirmation de la réponse déjà transmise à M. de Précourt par M. de Borsenne.

Il n'y avait plus rien à espérer.

Georges puisa dans le sentiment de son devoir tout ce qu'il lui fallait de courage pour dompter les révoltes de son cœur, et se résigner à accepter la douloureuse épreuve.

Immédiatement, et avec un calme stoïque, il fit ses préparatifs de départ.

En même temps, il envoya un domestique rue Le Peletier, avec un billet à l'adresse de mademoiselle Précourt, qui contenait ces mots :

" L'ami de mon père à fait une dernière et inutile dé-
" marche ; je pars demain matin à la première heure. Il
" faut absolument que je puisse causer ce soir avec vous."

Le domestique rapporta la réponse suivante :

" Ce soir nous irons vous faire nos adieux. Ma mère
" est tout à fait désolée ; nous craignons pour sa santé.
" Malgré tout, elle nous accompagnera. "

Au-dessous de la signature, le papier portait l'empreinte, humide encore, de deux grosses larmes.

XIV

Derrière la maison de M. Lambert s'étendait, jusqu'à la rue Pigalle, un jardinet de deux cents mètres carrés, dépendant de l'immeuble, dont le propriétaire s'était réservé la juissance.

C'était un petit coin bien tranquille au milieu de la cité bruyante, plein de fraîcheur et de parfums pendant six mois de l'année. Quelques arbres au tronc vénérable le protégeaient contre les ardeurs du soleil. Toutefois, leur ombrage n'empêchait point la pelouse de reverdir à chaque printemps. Cette ombre, au contraire, semblait protéger l'épanouissement des fleurs en toutes saisons. En avril c'étaient les seringats et les lilas roses et blancs, en mai les pivoines, les tulipes et les roses.

Ainsi que Jeanne l'avait annoncé à Georges, elle était venue, accompagnée de ses parents, pour l'embrasser avant son départ.

Un peu avant la nuit, les deux mères suivirent leurs enfants, qui descendaient au jardin. M. Lambert et M. de Précourt avaient préféré rester dans le salon.

On était aux premiers jours de l'automne : mais on respirait encore cet air tiède, imprégné de douces senteurs, qui rend si délicieuses les longues soirées d'été.

Joséphine et son amie s'assirent sur un banc à l'entrée du jardin ; les jeunes gens allèrent plus loin s'asseoir sur un autre banc.

—Ma chère Jeanne, lui dit Georges, en s'emparant de ses deux mains qu'elle ne songea pas à lui retirer, je vous remercie d'être venue.

—Je n'avais pas besoin que votre lettre m'appelât, répondit-elle de sa plus douce voix, je serais venue tout de même.

—Jeanne, reprit-il, m'aimez-vous autant que je vous aime ?

—Ah ! Georges, voilà un nouveau doute qui est presque injurieux.

—C'est vrai, ma Jeanne bien-aimée : mais si vous saviez comme je souffre !

—Je le sais, Georges, votre douleur est la mienne. A chaque battement de votre cœur répond un battement du mien.

—Hélas ! moi je vais partir, et vous restez. Dans quelques jours, je serai perdu au milieu de l'Océan, et vous serez ici toujours belle, entourée, admirée, aimée : tout le monde pourra vous voir, vous approcher, vous parler, et moi, moi qui vous adore, je serai seul privé de votre regard et de votre sourire.

—Vous aurez ma pensée.

—Oui, n'est-ce pas, Jeanne ? vous ne m'oublierez point !

—Je connais mon cœur, Georges, je vous aime et jamais je ne cesserai de vous aimer.

—C'était pour vous entendre répéter ces mots charmants que j'ai voulu causer avec vous ce soir. De noirs pressentiments m'assiègent, Jeanne : je les repousse de toutes mes forces, ils reviennent toujours plus obstinés. Mais vos paroles pénètrent en moi comme une douce rosée ; elles rafraîchissent mon sang et calment mon agitation. Oui, c'est le baume qu'il faut à mes souffrances, qui tombe de vos lèvres roses, pures de tout mensonge. Ma vie est attachée à la vôtre, ma bien-aimée : dites-le-vous sans cesse en pensant à moi. Si vous cessiez de m'aimer, ce jour-là je cesserais de vivre.

—Soyez donc tranquille, mon ami, vous vivrez.

—Oh ! je le veux pour consacrer ma vie à votre bonheur. Combien de temps serai-je éloigné de vous ? Je l'ignore encore : mais je vous écrirai souvent. Vous répondrez à toutes mes lettres : il faut me le promettre, Jeanne.

—Je vous le promets, mon ami : si je ne le faisais pas.

—Achevez.

—Oh ! alors, c'est que je serais bien malheureuse !

—Malheureuse, vous ! Ne dites pas cela, car je serais capable de ne plus vouloir partir. Jeanne, Jeanne, vous devez comprendre tout ce qu'il me faut de courage pour m'éloigner de vous.

—Ne pensons plus au départ, Georges, mais au retour. Le devoir a souvent de cruelles exigences, mais il renferme aussi de pures joies dans le contentement de soi-même. Plus nous aurons souffert, mon ami, plus nous aurons attendu le bonheur, plus il nous semblera doux. Je vous attendrai en priant pour vous, comme je l'ai déjà fait. Quand vous reviendrez, et vous reviendrez toujours digne de moi, j'en suis sûre, vous retrouverez votre fiancée, pleine de tendresse comme aujourd'hui, heureuse et fière de votre amour.

—Jeanne ! s'écria-t-il en l'entourant de ses bras, ton langage est celui de la sagesse. Auprès de toi, je m'élève et je sens que je deviens meilleur. Tu es un ange ou une divinité !

—Non, fit-elle en souriant, je suis une femme qui aime.

Et sa jolie tête se pencha doucement sur l'épaule du jeune homme.

Il la serra avec plus de force contre son cœur.

—Je t'aime bien, va, lui dit-elle tout bas. Te souviens-tu de la première fois que nous nous sommes vus à Trouville ? Je n'étais alors qu'une petite fille. Pourtant, je t'ai aimé toute de suite. Depuis, cela a grandi, et peu à peu, mon cœur s'est rempli de toi. Crois-le bien, mon cher Georges, un amour qui naît à cet âge doit être éternel.

—Tu fais passer en moi la plus douce des ivresses, ma bien-aimée.